

TU ES MORT DEPUIS COMBIEN DE TEMPS, déjà ? L'année de ta naissance est facile à retenir, 1909, trente ans plus tôt que moi. Mais la seconde date, celle qui figure sur les notices et sur les tombes, cette date-là, pour moi, reste floue. Je te voyais si peu les derniers temps. Ai-je voulu gommer ta disparition, effacer la frontière entre toi mort et toi vivant ? Imagine que pas un instant, je n'ai songé à assister à ton enterrement.

Dans quel espace te trouves-tu ? Tu as disparu des librairies et plus personne ou presque ne te lit aujourd'hui. Ta phrase baroque résonne comme une langue étrangère. Même ton livre érotique, écrit sous pseudonyme, et dont je possède l'édition originale, même ce livre rare a perdu de sa valeur. Il y a quelques années, j'ai failli vendre mon exemplaire dédié.

– J'ai vu dans un catalogue qu'on l'estimait à 5 000 francs.

– Vous plaisantez ! Je le prends à 2 000 francs, pas plus.

Tu ne vauds plus que 300 euros. Il n'y a pas à dire : le Purgatoire casse les prix.

Je ne sais pas si je vais te sortir du Purgatoire, mais moi, je veux sortir du petit enfer où, sans le vouloir, sans le savoir, tu m'as entraînée.

LE TRÉSOR DE LA CHAMBRE BLEUE

JE ME SUIS ENFERMÉE avec toi dans la chambre bleue.

C'est moi qui l'ai peinte, cette pièce minuscule. Je la voulais d'un bleu solaire, un bleu d'été, d'île grecque en plein midi.

Elle est bleu crash.

Que faisiez-vous le 11 septembre ? Je mettais du bleu sur mes murs en écoutant Mozart. Soudain, stop, plus de musique, une voix annonce qu'un avion vient de heurter une tour du World Trade Center. Je jette mon pinceau, me précipite sur une télévision toute proche, et j'ai vu.

Brouillon d'apocalypse encapsulé dans mon bleu grec.

Bon cadre pour t'écrire, à toi qui prévoyais le pire.

« Par les temps qui courent et qui se précipitent », « En ces temps de la fin des temps », « En ces temps de la fin de tout »... Ainsi commençais-tu tes lettres, les derniers temps, les temps de la fin de toi.

La chambre prend des allures de mausolée. Toutes les traces de notre histoire y sont rassemblées. Contre le miroir

aux coquillages, la couverture d'un album montre, à la verticale, la moitié de ton visage ; l'autre moitié figure au dos du livre. Si je mets la main sur ta bouche, je ne vois que ton regard, et tu me fixes sans indulgence, tu me juges... Si je découvre tes lèvres, je te vois sourire, légèrement. Jeu de cache-cache, tu bouges. Tu vis. Sévère et tendre, grave et amusé, c'est bien toi : *un Saturne gai*.

À côté de ton portrait, le mien, à l'âge où je t'ai rencontré. À l'époque, je travaillais au journal *Elle* et cette photo provient d'un reportage « avant-après », un classique des rubriques de beauté où, souvent, et volontiers, les filles de la rédaction servent de modèle. Le cliché d'avant me montre sans maquillage, tortillant une mèche crantée d'un air timide. Après l'intervention d'un grand coiffeur, on ne me reconnaît pas : casque de cheveux noirs brillants et lisses, frange au ras des sourcils, « œil clair, très clair, comme transparent, souligné d'eye liner gris bleu », précise la légende.

Je t'avais envoyé ce portrait au Portugal, où tu passais la fin de l'été cette année-là. Et tu m'en fis grand compliment : « Tu es très jolie, chère Jacqueline, sur la photo de *Elle* (sur la grande, car sur l'autre tu as l'air d'une bonne actrice qui joue à faire semblant d'être provisoirement laide !) Il m'est venu un désir de plus en plus violent de te retrouver et de te tenir dans mes bras. Alors je suis parti... La semaine prochaine je serai à Paris. »

Je range la lettre dans un dossier étiqueté « Années 60 ».

Les dossiers s'alignent sur les rayons d'une bibliothèque, à droite de mon bureau. Mes dossiers et tes livres. Sur les rayons du haut, tes livres d'« avant », en dessous, les livres d'« après ». Ceux d'avant sont vieux, sales, écornés, écorchés, gribouillés, mais je les connais par cœur.

Ceux d'après sont tout neufs. Les ai-je lus seulement ?

Les lettres aussi ont leur « avant-après ». Mais aucune n'évoque ce qui s'est passé entre l'avant et l'après. Il y a un grand trou dans notre correspondance.

Dans ma vie aussi.

Tous les matins, je te retrouve dans la petite chambre bleue. J'ai découvert que pour avancer librement dans ce texte, il me fallait quitter mon bureau pour m'étendre. Allongée, jambes à demi repliées, la tête bien calée dans mes oreillers, le clavier de l'ordinateur posé sur mes cuisses, je peux – miracle – taper sans lunettes : il me suffit de rapprocher l'écran de mes yeux.

Je te parle, et le lit est le bon endroit pour le faire. Comme tu l'écrivais dans le *Quatrième Belvédère* :

« N'est-il pas curieux que le surréalisme... n'ait pas donné beaucoup plus d'importance au lit ? Je m'en suis souvent étonné, quant à moi, qui appartiens à ce peuple d'hommes et de femmes bien plus nombreux qu'on ne croirait pour lesquels il est un lieu idéal, où s'est passé, se passe et se passera le